

Introduction

L'ordre des choses et l'ordre mondial

« La notion d'obligation prime celle de droit, qui lui est subordonnée et relative. Un droit n'est pas efficace par lui-même, mais seulement par l'obligation à laquelle il correspond ; l'accomplissement effectif d'un droit provient non pas de celui qui le possède, mais des autres hommes qui se reconnaissent obligés à quelque chose envers lui... Une obligation ne serait-elle reconnue par personne, elle ne perd rien de la plénitude de son être. Un droit qui n'est reconnu par personne n'est pas grand'chose ».

Simone Weil, *L'Enracinement*, 1949, Paris, Gallimard, coll. « Idées-NRF », p. 9.

Nous sommes constamment invités à passer de la nature à l'ordre des choses. Schopenhauer considère la finalité et la perfection comme la parfaite organisation des tendances au sein de l'univers, qui n'auraient pu être réalisées que par la volonté maîtresse la plus libre, dirigée par l'intelligence la plus pénétrante et le raisonnement le plus accompli. Il contre les philosophies finalistes, après Hume et Kant, qu'il assimile à des philosophies théologiques, notamment la *Théodicée* de Leibniz. Pour Schopenhauer, le monde est parfait dans ses détails, absurde dans son ensemble ; chez Leibniz, il est imparfait dans ses détails, parfait dans son ensemble. C'est, parmi l'ensemble des philosophies théologiques et finalistes, celle de Hegel qui est la plus opposée aux représentations de Schopenhauer.

La liberté, le libre choix sont-ils une illusion ? Machiavel nous dit, dans sa comédie *Clitia* : « Si les mêmes hommes revenaient au monde, comme y reviennent les mêmes événements, il ne se passerait jamais cent ans sans que nous nous retrouvions ensemble, à faire les mêmes choses qu'à présent ».

Ou encore Diderot qui, dans *Jacques le Fataliste*, parle d'« un château immense, au frontispice duquel on lisait [que] je n'appartiens à personne, et j'appartiens à tout le monde : vous y étiez avant que d'y entrer, vous y serez encore quand vous en sortirez ».

Dans le cadre de cette liberté, il nous est loisible de donner ou de ne pas donner sens à notre parcours terrestre, de préciser une ou des finalités dès lors que nous optons pour la première éventualité. *Il serait inutile de méditer sur les fondements d'une mondialisation à base de valeurs éthiques si nous considérions d'emblée que l'existence est absurde, que nous ne pouvons rien y faire, qu'il faut vivre le moment sans aucune autre préoccupation.*

I. Retour aux sources et recherche d'identité première

« J'en vins à mépriser en moi cette science qui d'abord faisait mon orgueil ; ces études, qui d'abord étaient toute ma vie, ne me paraissaient plus avoir qu'un rapport tout accidentel et conventionnel avec moi. Je me désirais autre et j'existais, ô joie ! en-dehors d'elles... En tant qu'homme, me connaissais-je ? je naissais seulement à peine et ne pouvais déjà savoir qui je naissais. Voilà ce qu'il fallait apprendre »

André Gide, *L'Immoraliste*, 1902, Paris, Mercure de France, coll. « Folio », p.60.

Revenir aux sources, constamment renouvelées

Le vaste chambardement qui est en train de s'opérer à l'échelle mondiale (Carroué et ass., 2009 ; Chaigneau, 2005 ; Boniface, 2003) plonge les sociétés et leurs rapports à leurs territoires, ainsi qu'à leurs situations acquises ou subies, à leurs projections ou perspectives, dans un désarroi souvent profond, nourri par la relativisation des choses, des comportements et des certitudes. L'image, longtemps entretenue par les tenants des pouvoirs, à travers la « formation » de l'opinion publique, d'une sagesse quasi-infaillible, s'est brisée, sans doute définitivement, au cruel contact des crises en nombre croissant et en intensité grandissante, auxquelles on ne cesse d'opposer des solutions de pis-aller et des détournements des vrais problèmes posés.

Au moment où les systèmes en place craquellent de toutes parts, où éclate au grand jour l'accumulation séculaire, voire millénaire, de déviances, d'hypocrisies infiltrées et consolidées jusque dans les soi-disant plus hautes autorités morales — politiques, économiques, religieuses... —, de dysfonctionnements inhérents aux institutions bafouant les principes de justice sociale au nom desquels celles-ci ont été suscitées, il est indispensable de *revenir aux sources constamment renouvelées* (encadré suivant) *de la pensée créatrice, connaissance approfondie et soucieuse éthique à l'appui*. Ne convient-il pas, entre autres, de songer à repasser d'une civilisation au sens éclaté, au bout ou au fond de ses possibilités, du débridement des cultures menant parfois jusqu'à l'absurde, à un certain retour à un *ante*-Babel enfin mieux compris, à l'un, enrichi de visions et d'expériences culturelles même plus ou moins abouties, mais revisitées ? Ne faut-il pas remettre en question certaines philosophies délétères du culte du non-sens que d'aucuns tentent d'imposer ?

Revenir, entre autres, aux sources

Adam Smith, dans *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations* : « Je n'ai jamais vu beaucoup de bien fait par ceux qui affectaient de commercer pour le bien public. Il est vrai que ce n'est pas une affectation très courante parmi les marchands, et il suffit de très peu de choses pour les en dissuader ».

Philippe Sollers, dans *Discours parfait* (2008, Paris, Gallimard) : « Quand je vois que plus personne ne sait vraiment lire, j'ai peur. Quand je vois que Mozart ne signifie

plus que très peu de choses pour très peu de gens, j'ai peur. Quand je vois que tout est calcul, profit par anticipation, j'ai peur. Quand je vois que plus personne ne pense, j'ai peur. Quand je vois que la sensation disparaît des corps humains parce qu'ils sont expropriés d'eux-mêmes, j'ai peur. J'ai peur de l'ignorance qui engendre la violence ».

Pour les responsables au sommet frappés d'une cécité devenue criminelle, il importe d'avoir raison coûte que coûte, quitte à se réfugier sur une île et à assister au naufrage progressif du bateau. Pour les activistes de la base, il importe de pérenniser ou de prendre le pouvoir, peu importe l'argumentation. Pour les uns et les autres, tout recul indispensable à une vision claire de l'évolution, n'a évidemment aucun sens. Qu'ils prennent garde, toutefois!

« Connais-toi toi-même ! » « et les autres ! »

*« Par un côté l'homme est illimité.
Le monstre a le carcan, l'homme a la liberté.
Songeur, retiens ceci : l'homme est un équilibre.
L'homme est une prison où l'âme reste libre ».*
Victor Hugo, *Les Contemplations*, Livre sixième,
XXVI (« Ce que dit la bouche d'ombre »), 1855.

Le « connais-toi toi-même », formule inscrite au fronton du temple de Delphes, que Socrate a fait sienne, invitant l'homme à demeurer modeste et à connaître ses limites, auquel Goethe a ajouté « et les autres », est une condition primordiale pour savoir pourquoi et dans quelle optique il convient de s'interroger sur la meilleure façon possible de concevoir une mondialisation susceptible de projeter dans l'avenir une vision sociétale de l'organisation et du fonctionnement du globe. Socrate a voulu insister sur l'intérêt de la sagesse humaine, faire admettre l'absence de prise humaine sur l'ordre cosmique, montrer que l'être humain est responsable de son existence. Il jette ainsi les bases du respect de l'individu, focalisateur de l'humanisme occidental. Cela d'autant plus — et la science nous le dit aujourd'hui clairement — que l'individu est une personne unique, à respecter telle quelle, pas programmée de manière déterministe, une personne qui évolue. À ce titre, l'enfance et la jeunesse montante ne doivent pas être interdites d'avenir par des systèmes éducatifs inappropriés. Tenons compte de cette boutade : « Bienheureux les fêlés, la lumière peut les traverser ! ».

Un autre précurseur, Galilée, s'est insurgé contre « l'ordre figé ». Descartes valorise l'individu qu'il convient de centrer sur le « connais-toi toi-même », contre « l'ordre imposé » par l'Église et l'État. Mais l'individu est faillible, souvent instable ou équivoque, même s'il dispose d'une culture profonde. Victor Hugo n'a-t-il pas été quelque peu ouvert initialement tant à Louis-Philippe qu'à Louis-Napoléon Bonaparte et aux débuts du règne de

Napoléon III ? Descartes, n'a-t-il contribué à reléguer indirectement à l'arrière-plan la future exigence démocratique des pays anglo-saxons ?

Au moment où nous sommes conduits à vivre — pas forcément de penser — la mondialisation au quotidien et dans toutes les facettes des préoccupations, activités, séquences récréatives, les événements nous submergent à tel point qu'un tri « raisonnable » demeure quasiment impossible. Dans l'ambiance d'étourdissement général dans laquelle nous sommes plongés, il est même et surtout difficile de se connaître soi-même. Nous sommes sollicités de partout par la mondialisation « tombée sur nous » à des degrés divers, depuis notre consommation, notre information, notre course au bien-être et à « l'avoir », jusqu'aux loisirs et à l'« évasion », en passant par les préoccupations professionnelles, familiales, sociétales. Parfois le monde semble nous échapper, d'autant plus que les outils et principes dont nous avons été dotés pour parer les difficultés de notre parcours terrestre ont pris de la patine ou sont devenus franchement ringards aux yeux d'une majorité de nos contemporains. Partis politiques et syndicats nous ont habitués à centrer nos comportements sur le cadre national ; alors que l'ouverture mondiale est le propre des milieux d'affaires qui conditionnent l'essentiel des médias, des gens qui savent et savent faire, des Organisations non gouvernementales (ONG) qui nous invitent constamment à dépasser notre horizon territorial et sociétal limité, inducteur aussi d'un certain recroquevillement sur soi.

Déjà, lors de la fin de la « drôle de guerre », en mai/juin 1940, la dizaine de millions de Français « jetés sur la route » volontairement par une décision individuelle ou par la force des choses consécutivement à un pouvoir politique aux abois, le « sauve-qui-peut » qui s'est ensuivi a été une manifestation par excellence du retour individuel ou familial sur soi, induisant remontées égoïstes et recherche de sécurité peu importe comment. La foule s'est recroquevillée sur l'image évidemment surfaite et suicidaire d'un Pétain bon père de famille ; les minoritaires de tout poil, demeurés lucides, ont choisi la voie longue et épineuse, héroïque, de l'espérance en un temps meilleur, une attitude que Charles de Gaulle par l'Appel du 18 juin, la Résistance ou encore Leclerc de Hauteclouque, par le Serment de Koufra, sont venus conforter, se ralliant à la demande de Winston Churchill, Premier ministre britannique, exigeant le maintien de l'opposition au fascisme par un comportement résolument volontariste, requérant « de la sueur, du sang et des larmes ».

Par un nouveau combat en faveur de l'altruisme, de l'ouverture aux valeurs, l'Organisation des Nations unies (ONU), vient de préciser (2010) dans l'un de ses rapports que « le XXI^e siècle, c'est le siècle de l'autre ». C'est le moment aussi où les migrants à travers le monde, y compris ceux victimes du réchauffement climatique, sont au nombre d'environ 214 millions, en constante augmentation depuis les dernières décennies, où dans la seule Union européenne (UE), les

perspectives sont de l'ordre de près d'une cinquantaine de millions d'étrangers à l'horizon 2050. C'est le moment également, où lors d'un colloque public sur le « vivre ensemble », tenu à Paris, organisé par le Grand orient de France (GODF), le médiateur de la République française, Jean-Paul Delevoye, a qualifié l'époque actuelle de « racisme d'assiette », constatant que « plus la crise met en difficulté notre confort, plus nous voulons protéger notre confort en rejetant l'autre ». Le président du Congrès des Loges Paris II a appelé à un « débat citoyen » et le grand-maître-adjoint du Grand orient de France, Claude Vaillant, a appelé de ses vœux une mobilisation « pour l'effectivité du vivre ensemble, [ce qui signifie] lutter contre les inégalités qui affectent les plus faibles d'entre nous et qui ont continué de se creuser ces dernières années ». Durant la Conférence des évêques de France, en novembre 2010, le président de celle-ci, le cardinal André Vingt-Trois a ajouté que « la responsabilité à l'égard de la Terre ne doit pas devenir une sorte de mauvaise conscience d'un consommateur repu », demandant « plus de justice dans les échanges économiques, commerciaux et financiers ». À défaut de considérer la personne humaine à sa juste valeur, les responsables d'État, vont jusqu'à « oublier » que contribuer à résoudre la crise sociale signifie placer la relance de la croissance économique au-dessus de la rigueur budgétaire. Les individus, quant à eux, oublient souvent à leur tour que se réfugier dans l'attentisme, une prudence égocentrique, facilite et accélère la décadence (Stulpe, 2010).

Secouer les pesanteurs

« C'est à soi-même que chacun prétend le moins se ressembler... On n'ose pas. On n'ose pas tourner la page – Lois de l'imitation ; je les appelle : lois de la peur. On a peur de se trouver seul ; et l'on ne se trouve pas du tout... c'est toujours seul qu'on invente... on imite. Et l'on prétend aimer la vie ! ».

André Gide, *L'Immoraliste*, 1902, Paris, Mercure de France, coll. « Folio », p. 118-119.

Le « *povrello* », François d'Assise, a su retourner aux sources, a tenté de secouer les pesanteurs. Ne s'est-il pas adressé, entre autres, à sa « sœur, la petite goutte d'eau » ? Il convient de démystifier, en effet, d'une part, les fragiles vérités dites éternelles, à la faveur des nouveaux acquis de la science, et de démasquer, d'autre part, les sources d'endoctrinement fallacieuses qui perturbent les sociétés et les êtres. Le mal-être des hommes, poussé jusqu'à la misère matérielle et mentale la plus extrême, toujours « autre » en fonction du temps et de l'évolution des caractéristiques territoriales, est à cerner et à scruter dans ses racines pour en saisir la pleine portée en vue d'une éradication aussi poussée, rapide et équitable possible.

Sortir des traditions issues de l'événementiel et des pratiques sécuritaires de survie pour un retour à l'esprit des choses, est un impératif majeur, susceptible de conduire à une liberté dans des ordres vers un ordre généralisé. Passer des grands

axes — du « design », des lignes de force, ou, comme en matière scientifique, de la théorie des cordes, où nous ne sommes que des points sur une trame — à l'individu personnalisé, enrichi des apports de tous, est une gageure. Nous pouvons basculer aussi bien vers la source de progrès que vers celle du déséquilibre. Pourtant, il importe de passer par là. Notamment face au constat bouleversant d'une société occidentale, — celle des « Nord » — dite avancée, qui, après la longue marche d'une humanité apparue il y a 8 à 10 millions d'années, a réussi le triste exploit de mettre en danger l'essentiel de ses propres acquis et équilibres vitaux (encadré ci-après). Alors que l'histoire des hommes est passée par de longues séquences de brillantes civilisations depuis la Préhistoire (Hanula, Hattstein et Gurnak, 2010).

**De la mise en place de l'humanité, dans un temps géologique,
à la destruction intempestive de l'environnement en deux siècles**

Premiers mammifères :	il y a 220 millions d'années
Disparition des dinosaures, apparition des Primates :	il y a 65 millions d'années
Début de la lignée humaine :	il y a 8 à 10 millions d'années
Premiers Australopithèques :	il y a 4 millions d'années
Apparition de l'Homo :	il y a 2,5 millions d'années
Domestication du feu :	il y a 500 000 années
Apparition de l' <i>Homo sapiens</i> :	il y a 200 000 années
Premières sépultures :	il y a 100 000 années
Grottes ornées :	il y a 50 000 années
Agriculture et élevage :	il y a 10 000 années
Premières écritures :	il y a 5 300 années
Début de notre ère :	il y a 2 000 années
Actuellement : crise de survie terrestre ; l'Homme a fragilisé dangereusement les ressources vitales en moins de deux siècles.	

Ce tableau nous révèle que, par suite d'une folle euphorie et une croyance inébranlable dans la réalisation du bonheur « immédiat », consécutives au progrès scientifique et technique, puis technologique, du XVIII^e siècle, forts de l'impression voire de la conviction profonde de la maîtrise des potentialités de la nature, nous étions à même de dominer enfin le globe. Les Lumières très optimistes aidant, les efforts sinueux du passé ont été traités globalement avec une réelle condescendance sinon avec un réel mépris. *Dès avant le milieu du XIX^e siècle, les douloureux effets sociaux de l'économie industrielle ont été perceptibles.* Socialismes utopique et scientifique — l'utopie étant une heureuse stimulation tant pour le progrès que pour l'éthique et l'équité — ont commencé par tracer la voie. Dès la seconde moitié du XIX^e siècle, les premières mises en garde de la part de vrais scientifiques auraient dû être prémonitoires :

l'économiste-sociologue allemand Max Weber a désigné du doigt les travers du marché, de la Bourse et de la spéculation. Le géographe français Elisée Reclus, anarchiste donc utopiste, fondateur de la géographie sociale, n'est pas demeuré en reste (voir plus loin). Au fond, la montée du prolétariat industriel, associée à la destruction progressive de l'environnement, a fait débiter dès ce moment-là une crise humaine jamais égalée, qui a trouvé son paroxysme dans le capitalisme spéculatif, financier, virtuel de nos jours. Le stress des travailleurs et des patrons, l'ère tertiaire, ont remplacé la condition prolétarienne de l'ère industrielle, à défaut d'une prise de conscience des exigences éthiques et équitables préalables à toute entreprise humaine : l'économie n'aurait jamais dû être autre chose que soumise aux impératifs sociétaux et environnementaux. Mais « allez savoir » !

Entre-temps, une autre crise, non celle, économique, qui a aussi éclaté autour de 1973, mais le premier choc pétrolier, a amorcé enfin le redressement du prix mondial versé par décision des Occidentaux aux pays producteurs du pétrole brut. Celui-ci avait été maintenu bien trop bas et constituait en somme un prix « colonial ». Sur les conseils d'experts formés dans les universités occidentales, les pays producteurs arabes ont mis à profit l'annonce d'un épuisement à plus ou moins long terme des gisements pétroliers, pour conseiller aux détenteurs de la manne pétrolière arabe le relèvement successif du prix de vente du pétrole brut, selon les règles du marché en période de rareté ou à l'annonce de celle-ci. Ce qui fut fait et finit par réussir, en dépit de nombreux efforts infructueux de la part des Occidentaux pour maintenir le *statu quo*.

L'initiative prise, *une véritable révolution*, a permis de faire payer la principale source d'énergie mondiale à un prix plus proche de la valeur géopolitique réelle que précédemment, surtout face à la montée quasi-exponentielle de la consommation énergétique mondiale : une consommation d'autant plus ample que le carburant avait occupé une place ridiculement faible dans le prix de revient de la totalité de la production des biens et services. Le transport a éclaté démesurément, a commencé à détruire les rapports de proximité entre les producteurs et les consommateurs, a accéléré la mobilité à tel point que celle-ci a fragilisé davantage encore les pays en développement livrés à l'exploitation bon marché de leurs richesses. Le tourisme international, entre autres, a fait plus de ravages qu'il n'a rapporté structurellement aux pays et régions fragiles (Wackermann, 1987).

En attendant mieux, et après une succession de crises les unes plus alarmantes que les autres, amorcée par la Première Guerre mondiale, renforcée par la crise internationale de 1929-1932, la Deuxième Guerre mondiale et l'incapacité croissante des dirigeants de l'après-guerre de juguler les excès pernicieux d'un capitalisme devenu de plus en plus ultra-libéral, nous voici placés face à l'évidence en ce début de la seconde décennie du XXI^e siècle

(Battistoni-Lemière et ass., 2010). Relevons, entre autres, quelques-uns des scandales environnementaux parmi les plus éclatants :

- le réchauffement climatique de nature anthropique fait fondre au Groenland en moyenne toutes les 90 minutes 54 millions de mètres cubes de glace ;
- la ville scandaleuse de Las Vegas, devenue première destination touristique des États-Unis, construite en plein désert nord-américain, avec à peine une moyenne de 200 mm d'eau de précipitations annuelles, gaspille la précieuse ressource en eau potable, à raison de 1000 litres/jour/personne, pour une société oisive centrée sur les jeux, donc néfaste pour le devenir de la planète ; 88 % de l'eau du Colorado alimentent les trois-quarts de la consommation requise par les golfs, jardins et parcs. La population dépasse le million d'habitants et est censée doubler au cours de la décennie à venir ; parallèlement à la pénurie croissante de l'eau, l'aridité se renforce ;
- en moins de deux heures, l'agglomération de Los Angeles, comme tant d'autres, rejette environ 5 millions de tonnes de dioxyde de carbone ; dans les océans, durant le même laps de temps, ce même dioxyde de carbone fait disparaître chaque année près de 6 000 espèces animales ;
- tandis que les forêts n'ont été constituées qu'au cours de 55 millions d'années, la « civilisation » n'a mis qu'un demi-millénaire pour les malmener dans la partie septentrionale de l'Europe ; en Amazonie, à chacun de ses passages, la Station spatiale internationale observe une disparition moyenne de 220 ha ; de plus, sur une bonne centaine d'essences, près de cinquante ont été exterminées en vue de l'aménagement de cultures annuelles destinées au « business » mondial ;
- dans le seul Texas, producteur d'environ 14 % de la viande bovine étatsunienne, il suffit d'une heure et demie à des cow-boys en hélicoptère pour regrouper 50 000 bovins destinés à être abattus au bénéfice de l'industrie florissante des « délicieux » hamburgers...

Science, culture et société

Les rapports étroits entre la société, sa culture, qui dérive d'une civilisation d'une part, la science, d'autre part, sont fortement illustrés par le fait que durant des siècles celle-ci a représenté cartographiquement le globe en tant qu'expression d'une idéologie de type « occidental ». Celle-ci était imbue de sa supériorité mondiale à partir du XVI^e siècle, dès lors que les grandes explorations et les grandes découvertes, ainsi que la constitution des premiers empires européens d'outre-mer avaient pu donner l'impression aux occidentaux qu'ils étaient devenus définitivement les maîtres de l'univers terrestre. Aussi les géographes-cartographes, souvent au service des nouveaux princes régissant ce monde, en particulier le navigateur Mercator, se sont-ils mis à l'œuvre pour localiser sur les cartes leur propre position, privilégiant de